



IDENTITÉS CULTURELLES ET RELIGIONS MONOTHÉISTES

[Étapes de traitement de l'article]

Date de soumission : 12-10-2025 / Date de retour d'instruction : 15-10-2025 / Date de publication : 12-12-2025

Issoufou COMPAORE

Ecole Normale Supérieure/ Burkina Faso

✉ issoufoucompaor@yahoo.fr

Résumé : L'histoire des religions monothéistes nous enseigne qu'elles ont toujours poursuivi une visée universelle. Le message porté par le judaïsme, le christianisme et l'islam se veut adresser à tous les hommes, sans distinction d'origine ni de particularité biologique. Cependant, au fil de leur expansion, ces religions ont dû composer avec les cultures locales des sociétés qu'elles ont rencontrées. Or, ces cultures sont intimement liées aux identités des peuples qui les portent. C'est précisément cette rencontre entre les religions abrahamiques et les identités culturelles qui fait l'objet de la présente réflexion. Celle-ci s'articule autour du problème de la nature des relations qui existent entre les religions monothéistes et les identités culturelles. L'objectif poursuivi est de montrer comment les interactions entre religions monothéistes et identités culturelles aboutissent tantôt à une acculturation des monothéismes, et tantôt à une déculturation des peuples. De ce fait, on a pu démontrer, à travers une triple démarche (historique, analytique et dialectique), que les religions monothéistes subissent l'influence de la culture dominante dans la société de sorte à en perdre quelques fois le pur religieux. Par ailleurs, les monothéismes, suivant une représentation qui se veut radicale et fondamentaliste, voient dans la culture ambiante ainsi que dans les identités culturelles une souillure, qui pis est une hérésie. D'où l'ambition de débarrasser les peuples de ce qui dans la culture fait outrage à la majesté de Dieu : c'est ce qu'on nomme justement le processus de déculturation des peuples.

Mots clés : religion monothéistes, identité culturelle, acculturation, déculturation, transcendance

Abstract: The history of monotheistic religions teaches us that they have always had a universal aim. The message conveyed by Judaism, Christianity and Islam claims to address all men regardless of their origins and biological differences. That said, during their journey these religions are obliged to come to terms with the ambient cultures in societies. These cultures are nevertheless carried by identities. It is this encounter between Abrahamic religions and cultural identities that is the subject of this reflection. Thus posed, this reflection is articulated around the problem of the nature of the relations that exist between monotheistic religions and cultural identities. The

objective that flows from it is to show how the interactions between monotheistic religions and cultural identities sometimes result in an acculturation of monotheisms, and sometimes in a deculturation of peoples. As a result, it has been possible to demonstrate, through a triple approach (historical, analytical and dialectical), that monotheistic religions are subject to the influence of the dominant culture in society in such a way as to sometimes lose their pure religious aspect. Furthermore, monotheisms, following a representation that is intended to be radical and fundamentalist, see in the surrounding culture as well as in cultural identities a defilement, which is worse, a heresy. Hence the ambition to rid peoples of that which in culture offends the majesty of God: this is what is rightly called the process of deculturation of peoples.

Key words: monotheistic religions, cultural identity, acculturation, deculturation, transcendence

Introduction

Les religions monothéistes se sont, historiquement, réclamées d'une origine transcendante. Cette transcendantalité est le fait des origines divines qu'elles clament et proclament. Ceci dit la verticalité qui les caractérise est appelée à composer avec une certaine horizontalité étant donné que ces religions sont destinées à se socialiser. Ce qui implique qu'aux côtés de leur origine divine figure une dimension sociale, laquelle, il est vrai, exige une certaine médiation. Le processus de socialisation est un impératif catégorique si tant est qu'elles veulent s'adresser aux hommes. Au cours de ce processus les religions monothéistes se retrouvent dans une confrontation soit directe, soit implicite, avec les cultures ambiantes en place dans la société. Mais les cultures sont toujours portées par des identités autour desquelles chaque société ou chaque groupe d'individus se greffe et se définit. De fait il existe une relation intime entre les religions monothéistes et la culture ou, plus exactement, entre les religions monothéistes et les identités culturelles. Analyser la nature de cette relation demeure l'objectif général de cet écrit. Nous serons alors confrontés à la question nodale suivante : Comment les interactions entre les religions monothéistes et les identités culturelles produisent-elles, selon les contextes, des phénomènes d'acculturation religieuse ou de déculturation des peuples ? En d'autres termes, une religion pure tout autant qu'une culture pure, sont-elles seulement possibles ? L'analyse de cette question, à partir des démarches analytique, historique, sociologique et dialectique constituera le corps de notre présente réflexion.

1. Clarification conceptuelle

Conformément à la tradition socratique il faudrait, avant toute chose, s'entendre sur les mots. Dans la même continuité nous tenterons de clarifier certains concepts qui sont essentiels dans la présente réflexion



1.1 Culture, identités culturelles, déculturation et acculturation

Le concept de culture a connu, au fil du temps, une évolution sémantique significative. Dans le cadre de cette réflexion nous tenterons de l'appréhender dans ses connotations socio-anthropologique et philosophique. Une telle entreprise nous invite à une relecture de l'anthropologie culturelle, discipline dont une figure comme Tylor peut en réclamer légitimement la paternité. Dans ses travaux fondateurs, Tylor (1871, vol 1) définit la culture comme un « ensemble complexe incluant les savoirs, les croyances, l'art, les mœurs, le droit, les coutumes, ainsi que toute disposition ou usage acquis par l'homme en société ». Cette conception trouve un écho favorable beaucoup plus tard dans la définition retenue par l'UNESCO (1982, MONDIACULT). Dans les termes de l'UNESCO, la culture renvoie à un ensemble de « traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. ». En substance, la culture ici entendue se veut holistique en tant qu'elle prend en compte toutes les inventions dans les domaines des arts, des savoir et savoir-faire, des croyances, des us et coutumes ainsi que des normes. À la différence du concept de culture qui se laisse facilement saisir, l'expression identité culturelle semble toujours destiner à nous échapper du fait même de l'extrême ambiguïté du mot "identité". Cette ambiguïté est soulignée par Bernard Péroile (1996) quand il désigne l'identité comme une notion « polymorphe et boulimique ». Dans *La crise des identités*, Claude Dubar s'interroge avec insistance « Le terme « identité » n'est-il pas le type même de « mot valise » sur lequel chacun projette ses croyances, ses humeurs et ses positions ? » Claude Dubar (2000, P. 1) Ces considérations aboutissent au constat avéré et répété selon lequel le sens du concept d'identité est difficile à cerner. Dès lors, à quel titre est-il seulement possible de parler d'identité culturelle ?

Pour le sens commun, l'identité culturelle se réduirait à un ensemble de données fixes et immuables à l'aide desquelles chaque société se définit et à l'égard desquelles on reconnaît chaque groupe social. Ainsi, chaque culture serait comme un vase clos, une monade qui demeure identique à elle-même et qui résisterait au changement. Cette appréhension de la culture et par suite de l'identité culturelle n'est pas vierge de tout reproche. Le plus grand reproche qui pourrait être formulé est la volonté de faire de la culture un « déjà achevé » et de bouter pour ainsi dire hors de la culture l'évolution. Pourtant nous savons, depuis les travaux de certains ethnologues célèbres comme Lévi-Strauss et René Girard, que l'évolution est inscrite au cœur même de la culture. De sorte à ce que l'essence de toute culture soit le changement. Cette évolution peut s'opérer suivant un double mécanisme comme l'atteste Bayama (2020, p. 37) en ces termes « toutes les cultures sont évolutives soit par un dynamisme interne, endogène soit par les relations avec les autres cultures, un dynamisme exogène ». Il existe des

facteurs aussi bien extrinsèques qu'intrinsèques à même de légitimer le propos selon lequel l'évolution est indissociable de la culture : intrinsèques car à un moment donné, le groupe social découvre que certains éléments composants sa culture ne sont plus adaptés à la réalité ambiante qui se complexifie ; et extrinsèque étant donné que la rencontre avec d'autres cultures influence fondamentalement la représentation du monde de chacune d'elle. Il appert alors que la notion d'identité ne saurait se réduire à une essence fixe pas plus que celle d'identité culturelle ne saurait se limiter à des données immuables.

Dans ces conditions, « l'identité n'est pas », pour reprendre les mots de Claude Dubar (2000, p. 3), « ce qui reste nécessairement « identique » mais le résultat d'une identification contingente. ». En d'autres termes, il n'y a pas véritablement d'identité entendue comme « permanence dans le temps », puisque « tout est soumis au changement ». L'identité reste toujours sujette aux aléas de l'existence, à la contingence. Si bien qu'elle n'est pas la « *mêmeté* » mais suppose toujours et en même temps « l'altérité ». L'erreur c'est de croire que l'identité existe comme « réalité en soi », alors qu'en fait elle implique nécessairement le changement. En clair, ce n'est que de façon nominaliste que telle réalité continue de se dire ainsi et non autrement, si non elle est en perpétuelle mutation. Ce qui nous conduit à affirmer que l'identité culturelle d'un groupe social est l'ensemble des éléments culturels qui définissent ce groupe à un moment donné, c'est-à-dire à une époque définie et seulement à l'intérieur de cette époque. Il n'est pas alors exclu que, suivant les époques, le même groupe se redéfinisse autrement soit en intégrant de nouveaux éléments qui leur était jusqu'alors étrangers soit en supprimant d'autres jugés obsolètes. Et quand un groupe social emprunte de nouveaux éléments culturels étrangers à son biotope, il court le risque d'une déculturation ou qui plus est d'une acculturation.

On parle de déculturation quand un groupe social donné perd partiellement ou totalement quelques éléments qui ont longtemps composé sa culture. Au cours du temps, un groupe social peut constater la faillite de certaines référentielles culturelles qui ont fait longtemps parti des normes qu'il célébrait. Par exemple l'appauvrissement des langues maternelles en Afrique, l'abandon de certains rituels funéraires et de certains rituels initiatiques dénotent d'une déculturation progressive de nos sociétés.

Par contre, à la différence de la déculturation, l'acculturation implique toujours abandon et réappropriation. Cela doit s'entendre : il y a acculturation quand un groupe social abandonne des éléments relevant jusqu'alors de sa culture pour s'approprier de nouvelles pratiques culturelles qui sont pour la plupart propres à une autre culture. On pressent qu'ici il y a aliénation, le « même » devient « autre », il devient étranger à lui-même. Ce « devenir autre » qui est l'essence même de l'acculturation s'expliquerait, dans une large mesure, par le choc des cultures qui s'est radicalisé ces dernières décennies suite à l'accélération de la mondialisation. Ce qui



implique que la rencontre avec d'autres cultures et par suite, leur cohabitation, nous enseigne Mahamadé Savadogo (2015, p. 6), « est rarement harmonieuse, elle est toujours potentiellement conflictuelle. ». Cette conflictualité vient de ce que chaque groupe social entend valoriser les éléments constitutifs de sa culture. Dans cette logique, les cultures minoritaires sont susceptibles de perdre certaines pratiques mais aussi certaines valeurs culturelles au profit de nouvelles données culturelles qui leur sont absolument étrangères.

Au terme de ces tentatives de clarification, il convient de préciser qu'elles n'ont ni la prétention d'être exhaustive pas plus qu'elles n'épuisent les sens des expressions ici employées.

1.2 Religions monothéistes

Encore appelées religions révélées ou, dans un sens plus strict, religions abrahamiques, les religions monothéistes sont ainsi nommées tant du point de vue de leur origine transcendante mais aussi et surtout de la nature de cette transcendance et enfin du fait qu'elles supposent toujours l'existence d'un prophète, c'est-à-dire d'un homme providentiel dont la mission est de transmettre la révélation aux hommes. Nous pressentons alors que trois conditions se dégagent comme fondamentales à l'aide desquelles on reconnaît les religions monothéistes : il s'agit d'abord de l'existence d'une transcendance, d'un être suprême qui se démarque par son unicité ; ensuite un homme hors du commun, providentiel, « extra-ordinaire » entendu comme le représentant du transcendant sur terre, statut qu'il a reçu du transcendant lui-même ; et enfin d'un livre sacré qui tient justement sa sacralité parce qu'il est la matérialisation de la parole de Dieu, du message qu'Il entend porter aux hommes.

Dans ces conditions, on peut retenir sous l'appellation « religions monothéistes » : le judaïsme ; le christianisme et l'islam. Au carrefour de ces trois religions se trouve la croyance en une seule divinité, la croyance à un prophète porteur du message divin et la croyance au livre sacré comme manifestation du message divin. De ce fait, des religions comme le bouddhisme aussi bien que l'hindouisme se trouvent logiquement en marge des monothéismes. Par contre, judaïsme, christianisme et islam se reconnaissent chacun dans un prophète (Moïse, Jésus, et Mohamed) et se définissent dans un livre sacré (la Bible hébraïque couramment appelé Ancien testament, le Nouveau testament, et le Coran). De plus, ces religions ont toujours été porteuses d'une mission à portée universelle. Cette universalité implique que la mission portée par les monothéistes s'adresse à tous les hommes indépendamment de leurs origines, de leur statut social, de leur différence biologique. Par exemple dans la Bible hébraïque il est fait mention de ce qui suit : « il arrivera, dans la suite des temps, Que la montagne de la maison de l'Éternel sera fondée sur le sommet des montagnes [...], Et que toutes les nations y afflueront. Des peuples s'y rendront en foule, et diront : Venez, et

montons à la montagne de l'Éternel [...], Afin qu'il nous enseigne ses voies » (Es. 2, 2-3) ; dans la même logique il est indiqué dans le Coran que « Nul n'est supérieur à l'autre [...] vous êtes tous égaux comme les dents d'un peigne. » (Sourate. 17, 70) Ces vérités dénotent de ce que les religions monothéistes ont une portée universelle, contrairement à d'autres religions, certes beaucoup plus vieilles, de l'Europe de l'est et d'Asie, qui n'ont pas manifestement de visée universelle. L'universalité visée par les monothéistes d'une part et leur origine transcendante d'autre part, nous pousse justement à nous interroger sur leur processus de socialisation et conséquemment sur la nature de la « co-habitation » qu'ils entretiennent avec les cultures.

2. Religions monothéistes et identités culturelles : de la socialisation à l'acculturation du religieux

Les monothéismes, nous l'avons démontré plus haut, se réclament d'une origine divine, ce qui leur confère leur transcendantalité. Les vérités contenues dans les livres saints, les normes que les monothéismes défendent, les pratiques religieuses qu'elles promeuvent, sont tous marqués par la verticalité. Cela doit s'entendre : Dieu est pensé ici à la fois comme origine et garant de toutes ses vérités mais aussi des normes aussi bien que des pratiques. Dès lors, le rapport que ces religions entretiennent avec les hommes ne va pas de soi. Il implique en même temps un processus de socialisation.

2.1 De la socialisation des religions monothéistes

La socialisation implique que les monothéismes ne restent pas suspendus au-dessus des hommes, ils ne sont pas enfermés dans le moule de la pure transcendance. Bien au contraire, tout en maintenant les liens avec la transcendance, les religions monothéistes se préoccupent de l'existence matérielle des hommes. Les livres saints, les normes, et les pratiques religieuses démontrent ce souci permanent pour l'homme dans son existence phénoménale. Isy Morgensztern (2015, p. 14) résume bien la socialité des monothéismes en ces termes : « les trois monothéismes ont clairement souhaité pour leurs premiers fidèles une vie terrestre digne de ce nom, tant ceux-ci étaient alors des laissés-pour-compte. Les spéculations religieuses et les constructions théologiques ont ainsi pris leur source là où cette humanité se débattait avec des problèmes concrets. Dès lors, peut-on aborder les monothéismes comme l'on aborde des projets de société. ». Ce qui a été un souci au début, à savoir « un projet de société » ou simplement « un projet terrestre », a demeuré tel quel au fil du temps.

Mais Isy Morgensztern va plus loin en considérant que le but premier des monothéismes n'a d'ailleurs pas été le salut extra-mondain mais plutôt un salut terrestre : « les monothéismes furent les initiateurs d'un projet terrestre avant que céleste » Isy Morgensztern (2025, p. 6). Tout se passait comme si dans l'entendement des monothéismes il était impératif de fournir des moyens à l'homme afin qu'il puisse mieux habiter le monde, car « ce qui est annoncé dans la Bible hébraïque, le Nouveau



Testament et le Coran : permettre la mise en place ici-bas d'un monde habitable pour tous. » (Ibid., p.6). Le monde n'est pas *a priori* habitable du fait des contradictions qui y règnent. Ces contradictions sont les multiples manifestations des conséquences du péché adamique. Car on ne peut penser le monde selon la logique des monothéismes en faisant l'économie du péché originel. A partir de ce moment, on a assisté purement et simplement à l'entrée du mal dans le monde, un monde dans lequel l'espèce humaine est désormais confrontée à des contrariétés importantes qui provoquent un véritable malaise existentiel. C'est pour répondre à ce malaise existentiel que les monothéismes développent leur projet de société ou, pour le dire simplement, ils se socialisent.

La socialisation est un impératif et en ce sens elle parcourt les grandes questions religieuses tout autant qu'elle traverse les enseignements, les normes aussi bien que les pratiques religieuses. En parcourant les livres saints des monothéismes, on se familiarise avec un certain nombre de thématiques qui témoignent de ce que ces religions sont soucieuses de la vie matérielle des hommes. Les grandes thématiques se cristallisent autour des problématiques du mal, du bonheur, du rapport de l'homme à la terre et au vivant en général, du rapport de l'homme à l'altérité. Les monothéismes ont toujours tenté d'apporter des éléments de réponse aux origines du mal, à sa finalité, et au rapport de l'homme avec le mal. Aussi se sont-elles préoccupées des conditions et des moyens à mobiliser pour rendre le bonheur possible, ainsi que des obligations de l'homme à l'égard de la terre et à l'endroit des espèces vivantes avec lesquelles il habite le monde. Enfin, les monothéismes ne sont pas restés indifférents à la problématique du rapport à l'altérité. Ils ont développé une approche de l'altérité basée sur les concepts d'amour et de respect du prochain. C'est tout ce sens que nous pouvons donner à l'enseignement du Christ sur la parabole du bon Samaritain. L'amour du prochain représente d'ailleurs le second commandement qui se formule en ces termes : « [...] Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Mattieu 22 : 37-40). Ce commandement est, au-delà des interprétations quelques fois sectaires, unanimement partagé par le judaïsme et l'islam.

Ces considérations nous autorisent à dire avec insistance qu'il y a un véritable processus de socialisation inscrit au cœur même des monothéismes. Toutefois, ce processus débouche presque toujours à une confrontation entre les monothéismes et les cultures en place dans les sociétés.

2.2 De l'acculturation du religieux

Avec pour visée de permettre aux hommes de bien habiter le monde, les religions monothéistes ont entrepris un processus de socialisation. C'est par la médiation de cette socialisation que ces religions espèrent affronter, avec les hommes, les problèmes existentiels qui se dressent à eux. Mais étant donné que la société est le lieu où

s'expriment des cultures diverses, portée chacune par une identité, alors les monothéismes entrent nécessairement en confrontation avec les différents modes d'expressions des identités culturelles.

Chaque groupe social relève d'une culture face à laquelle ces membres tentent de s'identifier. Les modes d'identification sont les différents éléments composant chaque culture. Ces éléments sont entre autres la langue, les croyances, les savoirs, les normes, les us et coutumes, les habitudes alimentaires, les modes vestimentaires. C'est l'ensemble de ces éléments qui façonnent l'identité culturelle d'un peuple. A ce propos Mahamadé Savadogo (2015, p. 3) écrit « La langue, la religion, le métier, l'alimentation, l'habillement ou la musique, sont autant d'éléments qui contribuent à former l'identité culturelle d'un regroupement d'hommes. Mais aucun de ces facteurs considéré isolément n'est suffisant pour définir l'identité culturelle. ». Dans cette logique, chaque groupe social entend faire reconnaître son identité culturelle : chacun célèbre, en valorisant, son identité. Cette valorisation place chaque culture en face des autres : il en découle une « lutte pour la reconnaissance », voire pour la domination. Et les religions ne restent pas indifférentes à cette lutte pour la domination. Chaque religion, présente dans une société, a tendance à se rapporter à la culture dominante.

La mission de socialisation conduit les religions monothéistes à adopter la culture dominante dans la société. Qui plus est à partir de la révélation chaque religion est accueillie par une culture donnée, même si *a priori* elle ne se confond pas à cette dernière. Et même dans les cas des conquêtes ou des missions religieuses, il y a toujours une culture qui est utilisée comme le moyen de médiation par le truchement duquel ces conquêtes et missions sont rendues possibles. C'est là que réside tout le sens de l'acculturation du religieux définit, selon les termes de Roy, comme l'adaptation de la religion à la culture dominante. Cette adaptation obéit à deux types de facteurs : un facteur intrinsèque et un facteur extrinsèque. Suivant le premier facteur, il faut noter que tous les prophètes représentant les trois religions, ont tous un enracinement social avant de recevoir la révélation. Moïse, Jesus, et Mohamed appartiennent chacun à une société et plus exactement à une culture. C'est dans cette logique que la civilisation occidentale a fini par proclamer ses origines judéo-chrétiennes, tout comme la civilisation arabe s'est faite sienne l'islam. Par ailleurs, le facteur extrinsèque vient de la visée universelle, visée qu'elles se sont elles-mêmes assignées. A partir du moment où ces religions ont manifesté la volonté d'étendre la Révélation à toutes les nations, alors elles se sont vues obligées de se servir de la culture dominante dans chaque société afin de rompre les différentes barrières qui viendraient rendre caduque le projet de conversion de masse. Ces deux facteurs sont expliqués par Roy en ces termes « Une religion peut surgir au sein d'une culture de deux manières : de l'intérieur par une révélation (Jesus, Mohamed), ou de l'extérieur par l'action prosélyte sous toutes ses formes (conquêtes, missions). » (2008, p. 72)



On l'aurait sans doute compris, l'acculturation du religieux se manifeste par la tentative de domiciliation, à l'intérieur de la religion, de la culture dominante dans la société. Quand une culture finit par élire domicile dans une religion, alors cette dernière se vide progressivement de sa substance. Le processus de désubstantialisation est certes très lent et jamais entier mais il aboutit soit à la dégénérescence des enseignements, des normes, mais aussi des pratiques religieuses, soit à l'innovation dans la religion en y intégrant de nouveaux éléments empruntés, dans une large mesure, à la culture dominante. Ces considérations impliquent alors que l'acculturation du religieux peut s'entendre comme une « déchristianisation » et une « déislamisation » de certaines pratiques religieuses. Par exemple, la célébration de la fête de Noël dénotait à l'origine d'une adaptation de la religion chrétienne à la culture romaine (célébration du solstice d'hiver ou encore de la naissance du Soleil Invaincu). De même, l'adoption du sapin de Noël dans la célébration de la Nativité obéissait d'abord elle aussi à une logique culturelle avant son intégration dans le christianisme. Pendant la célébration du solstice d'hiver, les romains avaient acquis l'habitude de décorer leurs maisons avec des conifères. Dans la culture romaine de l'antiquité les conifères symbolisaient la vie éternelle ou l'espoir. C'est cette idée qui a été reprise par la chrétienté au Moyen Âge. Dans la même lancée, le port du boubou en islam pour les hommes et le port du voile pour ce qui est des femmes, devenus de plus en plus une identité musulmane, a pourtant des origines arabes et mésopotamiennes. En islam, l'intégration des pratiques culturelles ambiantes dans la religion, qui produit ce qu'on nomme ici l'acculturation du religieux, se manifeste également dans la célébration de certaines fêtes comme le Mouloud ou la tabaski. Dans la partie Ouest de l'Afrique, ces fêtes ont connu bien d'innovations, lesquelles sont sans fondement religieux : au Burkina Faso, les peulhs célébraient le Mouloud autour de chants et danses atypiques, et les mossés du nord et même du plateau-central ont contracté l'habitude de sacrifier un coq à l'occasion du Mouloud. Ces pratiques ne sont ni enseignées dans le Coran ni dans la Sunna du prophète. Elles sont surtout culturelles et démontrent la subordination du religieux au culturel si non leur imbrication.

Toutes ces considérations montrent qu'au contact de la culture, le risque d'une acculturation de la religion est réel. C'est pourquoi Roy écrira au sujet de l'actualité du christianisme que « La déchristianisation de Noël est évidente : on ne va guère plus à la messe de minuit, et le Père Noël ou Santa Klaus sont plus importants que le Christ. ». (Ibid., p. 213) Toutefois, il faut se garder de croire que la rencontre et par suite la confrontation entre religion et culture engendre uniquement l'acculturation de la religion. A certains égards, les cultures et conséquemment les identités culturelles sont elles aussi menacées.

3. De la religion comme culture à la déculturation des peuples

Selon Olivier Roy « Les religions dominantes ont été de formidables machines à fabriquer du culturel. » (Ibid, p. 23). Autrement dit, les religions, plus exactement les religions monothéistes seraient porteuses, chacune, d'une certaine culture qu'elle tente d'exprimer. Ce qui signifie qu'on y trouve en leur sein tout un mode de vie, tout un ensemble de us et de coutumes, tout un ensemble de valeurs qu'elles tentent de promouvoir à travers des langues qui leur serait propre. La promotion de ces éléments a un impact certain sur les cultures existantes dans les sociétés. Ils ont tendance à phagocyter les cultures, ce qui porte atteinte aux identités culturelles.

3.1 De la religion comme culture

Parler des religions monothéistes comme des porteuses de cultures ne signifie pas qu'on perd de vue leur origine transcendante ou qu'on veuille leur en priver. Pour donner du crédit à nos propos, il est important de ne jamais perdre de vue le fait que les monothéismes entretiennent en leur sein tous les éléments par la médiation desquels des ethnologues comme Lévi-Strauss et Tylor ont défini la culture. Pour rappel ces auteurs définissent la culture à travers des éléments comme les arts, les savoirs, les croyances, les us et coutumes, les valeurs, les langues etc. À la lumière de cette définition, on peut constater, non sans raison, que les religions sont porteuses de cultures.

Ce constat est valable aussi bien pour le judéo-christianisme que pour l'islam. Toutes ces religions se sont incarnées dans une langue qui, même si celle-ci reste intimement liée à la société qui a accueilli la révélation, demeure tout de même spécifique. Cette spécificité tient aux origines transcendantes ainsi qu'au caractère incréé de ces langues. Aussi en vient-on à distinguer un hébreu céleste et un hébreu des hommes, « un arabe du paradis » et un arabe terrestre. Cette précision est importante étant donné que les schismes qui se manifestent dans les monothéismes sont aussi le fait du rapport que les fidèles de ces religions entretiennent avec la langue. Autrement dit, les interprétations polémiques de certains passages des livres sacrés sont dues à une confusion dans le sens même des mots et des expressions contenus dans ces livres. Il existerait alors une langue originelle, celle de la Révélation et des livres sacrés, celle qui accueille et contient la Vérité. Par exemple, c'est beaucoup plus tard en 1539, lors de l'édit de Villers-Cotterêts, que les langues profanes ont été autorisées à porter le message de la révélation, ce qui affirmait et annonçait le déclin du latin.

Autant chaque religion monothéiste est porteuse d'une langue, autant elle porte des valeurs, des coutumes, des modes de vie, des pratiques artistiques. L'avènement des religions monothéistes a contribué à réinventer, dans une large mesure, les normes qui régissaient la vie en société. Une nouvelle approche de la vertu fut promue en lieu et place des représentations admises jusqu'alors. La société romaine de l'antiquité d'avant la rencontre avec le christianisme n'a plus jamais été la même, du point de vue des normes que célébrait cette société, depuis la consécration de la première ville



chrétienne par l'empereur Constantin. Un nouveau mode de vie s'est mis progressivement en place avec de nouvelles règles. De même la vie et les œuvres du prophète Mohamed sont devenues toute une philosophie de vie avec à sa suite ces règles et ces interdits. En sus, les religions ne sont pas restées en marge des productions artistiques. Le christianisme a développé ce que certains historiens de la période médiévale notamment Etienne Gilson et Emile Bréhier ont nommé l'art scholastique. L'art scholastique est d'une connotation purement religieuse et implique les domaines de l'architecture, de la sculpture, et de la peinture. C'est d'ailleurs cet art qui va beaucoup influencer l'art gothique des XII^e et XVI^e siècle. En fait l'art gothique est d'inspiration théologique et/ou scholastique.

Les propos qui précèdent visaient à montrer que les monothéismes contiennent aussi du culturel. Ce constat aboutit à l'affirmation selon laquelle il existerait un projet culturel à côté de la mission de salut des âmes ou simplement que le « marqueur religieux » fonctionne toujours avec « un marqueur culturel ». C'est ce projet qui a été repris par Olivier Roy en ces termes : « L'extension, ou la dégradation (selon le point de vue où l'on se place), du religieux en culture est d'autant plus logique que la religion crée elle-même les instruments de sa transformation en culture, même si elle passe par des opérateurs déjà en place (ce que j'appelle le formatage). » (Ibid., p. 99)

3.2 Religions monothéistes : au fondement d'un processus de déculturation des peuples

Les missions religieuses, depuis leurs origines, se sont toujours conjuguées avec un projet culturel. Il est difficile de dissocier d'une part la mission prométhéenne de salut des âmes, de celle de la diffusion d'une nouvelle culture. Dès lors, nous sommes obligés de nous interroger sur l'avenir des identités culturelles que chaque peuple ou chaque groupe social s'est forgé au cours de son histoire. Cette interrogation est d'autant plus légitime à partir du moment où « La culture ambiante est [...] perçue par les croyants comme une attaque contre la religion, comme un blasphème permanent. » (Ibid., p. 209) Etant donné cette méfiance à l'égard de la « culture ambiante », il faudrait promouvoir une culture qui plonge ses racines dans la religion. C'est de cette façon qu'est née le projet de christianisation de l'Occident tout comme le projet d'islamisation du monde arabe. La christianisation tout comme l'islamisation ne désignent pas seulement la simple conversion dans la foi en Christ ou en Allah, mais aussi et nécessairement l'éducation des peuples à une culture chrétienne ou à une culture musulmane. Il est vrai que ce projet éducatif est plus porté par les fondamentalistes qui nourrissent l'ambition de répandre une approche radicale de la religion. Une telle approche entend protéger la foi contre les assauts du paganisme ce qui passe par la réforme de la culture païenne. Selon les partisans de l'islam radical « tout ce qui est culture arabe d'avant la révélation est désigné comme « ignorance » (*jahilliya*) et donc en quelque sorte annulé, à commencer d'ailleurs par la langue arabe »

(Ibid, p. 77). Dans la même veine, une vision radicale du christianisme conduit à affirmer que « La culture occidentale n'a pas de valeur en soi, mais seulement dans le sens où elle a été, et reste, inspirée par le christianisme. Ce n'est pas la culture occidentale que l'Eglise défend alors, c'est la culture occidentale chrétienne. » (Ibid, pp. 110-111)

La réforme culturelle de la société entreprise par les monothéismes atteint son paroxysme au sein des groupes sociaux qui n'ont pas de lien direct avec ces religions. Les sociétés Occidentale et arabe ont des liens historiques avec les monothéismes : Moïse, Jésus Christ, et Mohamed représentent ce cordon qui lie ces sociétés aux monothéismes. De fait, partout où ces religions se sont exportées leur effet sur les cultures ambiantes s'est fait beaucoup sentir. La déculturation des peuples s'est opérée suivant des variables géographiques et socio-politiques. Avant la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France, laquelle est intervenue en 1905, la christianisation de la culture ambiante en France était beaucoup plus ressentie qu'elle ne l'a été après la séparation. De même en Malaisie la constitution autorise la liberté religieuse aux étrangers uniquement. Ce qui suppose que les malais sont tenus de rester musulmans conformément à la constitution. Cette situation vient de ce que « l'islam est devenu après l'indépendance le marqueur identitaire des Malais et donc du nouvel Etat ». (Ibid., p. 165) Dans ces conditions, la déculturation des groupes sociaux qui composent ces Etats intervient inéluctablement. Suivant ces mêmes facteurs géographiques et socio-politiques, nous pouvons arguer que l'Afrique a beaucoup ressenti l'effet de la déculturation depuis sa rencontre avec le christianisme et l'islam.

Historiquement, le christianisme a été introduit autour des premier et deuxième siècle de notre ère dans la partie nord de l'Afrique et beaucoup plus tard à partir du XVe siècle pour ce qui est de l'Afrique subsaharienne. Toutefois il faut noter que la christianisation de l'Afrique a connu une évolution significative à partir du XIXe siècle avec la colonisation du continent. Quant à l'islam, son premier contact avec l'Afrique (plus précisément dans la corne de l'Afrique) est intervenu au cours du VIIe siècle de notre ère. Et il a fallu attendre les Xe et XIIe siècles pour assister à l'islamisation de l'Afrique de l'ouest. L'islam tout comme le christianisme ont trouvé une Afrique solidement enracinée dans des cultures et encline à faire valoir son identité culturelle. Tous les groupes sociaux en Afrique se rapportent à une culture et possèdent chacun une identité culturelle qu'il veut défendre. Ce qui rend difficile, dans les premiers moments surtout, la christianisation aussi bien que l'islamisation du continent. La réforme culturelle des sociétés africaines apparaissait dès lors comme un impératif catégorique. Cette réforme implique à son tour la promotion des langues d'origine de ces religions, la promotion des modes de vie des personnages marquants de l'histoire de ces religions (les apôtres pour ce qui est du christianisme, les *sahaba* pour ce qui est de l'islam), et enfin la promotion des valeurs fondamentales défendues par ces religions. Sous le poids des religions monothéistes, les peuples d'Afrique ont dû



sacrifier des éléments composant leur langue, certaines normes qui ont longtemps forgé leur identité, une bonne partie de leur habitude vestimentaire ainsi que de leur mode de vie en général. Tous ces éléments ont été sacrifiés sur l'autel du salut des âmes. De sorte à ce que l'identité culturelle devient de plus en plus problématique. On assiste soit à une hybridation de culture dans le cas où la religion en face tolère et accepte de composer avec certains éléments culturels de la société qui l'accueille convaincue que ces éléments ne sont pas contraires aux enseignements contenus dans le livre sacré ou pire à une mise à l'écart des éléments culturels jugés malpropres, impures donc capables de souiller la foi en Christ ou en Allah. Nous constatons par exemple que le mariage coutumier d'avant la rencontre d'avec les monothéismes a été, pour la plupart des sociétés africaines, conservé du reste dans sa forme : dans ce cas il y a hybridation. Tout comme on peut constater aussi que d'autres éléments comme les rituels de naissance (baptêmes) ou les rituels initiatiques (cas de la circoncision) ont été purement simplement abandonnés. De plus, il est possible de constater un appauvrissement des langues, dès lors qu'elles sont peu ou pas utilisées dans tout ce qui relève des actes religieux (prière, bénédictions, prédications etc.). Ce dernier constat est surtout valable pour l'islam qui est resté longtemps enfermé dans la langue arabe. Par exemple la première traduction du Coran en langue française est seulement intervenue au XVII^e siècle avec André Du Ryer et jusqu'ici il est interdit de pratiquer la prière dans une autre langue en dehors de l'arabe. C'est ce que la justice guinéenne a utilisé pour légitimer la sentence prononcée contre Imam Nanfo Ismaël Diaby accusée d'avoir dirigé la prière musulmane en langue malinké. L'élément vidéo mis en ligne par TV5 MONDE en mai 2021 avait suscité une grande polémique sur la réception et la pratique de l'islam en Afrique noire. Mais au-delà de ces polémiques, ce qu'il faut retenir ici c'est le besoin de préserver une langue maternelle et de la valoriser face la pression exercée par ce qu'il convient de nommer « la colonisation arabo-musulmane ».

Au regard de ces considérations, il appert que les monothéismes ont toujours eu une vocation culturelle laquelle débouche presque toujours sur la déculturation des peuples. Cette vocation s'est posée comme un impératif en tant qu'elle conditionne ou rend possible la propagation de la foi. Face aux monothéismes les identités culturelles ont tendance à se perdre, elles se christianisent si non elles s'islament.

Conclusion

Pour rappel, notre analyse nourrissait l'ambition de penser la nature des relations qui existent entre les monothéismes et les cultures incarnées par des identités. Ce qui légitime cette problématique c'est d'une part la visée universelle des monothéismes, visée qui fait partie de la vérité de leur être, et d'autre part la volonté affichée par les groupes sociaux de valoriser leur identité culturelle. Ainsi a-t-on pu démontrer qu'en sortant de leur biotope, les religions monothéistes se trouvent embarquer dans et par les contingences des conflits interculturels. Lesquels aboutissent à la démarcation entre

culture dominante et culture minoritaire. Les monothéismes ne sont pas restés insensibles à cette démarcation, pis encore ils la subissent à chaque fois qu'ils adoptent la culture dominante dans une société : c'est ce que nous avons reconnu sous l'expression « l'acculturation du religieux ». Ceci dit, la rencontre puis la cohabitation entre religions et identités culturelles a aussi un effet érosif sur les identités culturelles. L'influence des monothéismes sur les identités culturelles est manifeste et concerne d'ailleurs toutes les sociétés mêmes si toutes ne la subissent pas de la même manière. La déculturation des peuples sous l'effet des monothéismes est vécue différemment par les sociétés. Celles qui ont des liens directs ou indirects avec les monothéismes subissent moins cette déculturation, par contre celles qui n'ont *a priori* aucune relation avec ces religions la ressentent davantage. Il appert somme tout que le pur religieux est difficile toute comme la culture purifiée de tout lien religieux est quasiment impossible.

Bibliographie

- BAYAMA Paul Marie. (2020). *Problématique philosophique africaine et dynamique culturelle*. Berlin, EUE.
- BAYART Jean François. (1966). *L'illusion identitaire*. Paris, Fayard.
- Bidar. A. (2004). *Un islam pour notre temps*. Paris, Seuil.
- Brague. R. et Bachir Diagne. S. (2019). *La controverse : Dialogue sur l'islam*. Paris, Stock/ Philosophie magazine.
- Dubar. C. (2000). *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Kant. E. (1994). *La religion dans les limites de la simple raison*. Introduit et traduit par M. Naar, Paris, vrin.
- KWAME Appiah. (2021). *Repenser l'identité*. Trad. Nicolas. R. Paris, Bernard Grasset.
- La Bible. (1910). *Ancien Testament et Nouveau Testament*. Traduction de Louis Segond
- Le Saint Coran et la traduction en langue française du sens de ses versets*. (2009). Traduction de Muhammad Hami-Dullah, Beyrouth.
- Morgensztern. I. (2015). *L'aventure monothéiste, judaïsme, christianisme, islam : ce qui les approche, ce qui les distingue*. Paris, La Découverte.
- Péloile. B. (1996). *Enquête sur une disparition. La notion d'identité nationale comme négation de la nation*, La Pensée.
- Roy. O. (2008). *La sainte ignorance. Le temps de la religion sans culture*. Paris, Seuil.
- SAVADOGO Mahamadé. (2015). *Diversité culturelle et unité nationale*, in Le Cahier Philosophique d'Afrique. Ouagadougou, Presses Universitaires.
- Tylor. E. B. (1871). *Primitive culture*. Mise en ligne par les Editions Eyrolles.